

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La mémoire du chat

Eric Dupont

Number 159, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81965ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupont, E. (2015). La mémoire du chat. *Lettres québécoises*, (159), 7–8.

La mémoire du chat



Avant d'écrire des histoires, j'en ai lu beaucoup.

Quand j'avais huit ans, on m'a inscrit avec ma grande sœur à la bibliothèque municipale de Matane qui, à l'époque, occupait le sous-sol de l'hôtel de ville. Un escalier étroit et sombre menait vers cette salle lugubre au plafond bas où les livres étaient classés comme des cadavres attendant l'autopsie. Ce sont les mêmes gens – personne ne me convaincra du contraire – qui avaient conçu la morgue de notre hôpital. C'est dans ce lieu que j'ai pour la première fois pris conscience de la vastitude du continent des livres. Ceux qui m'intéressaient le plus traitaient de fantômes et de communication avec les esprits, comme le grand classique *Amityville. La maison du diable*. Mais Anne Boleyn, deuxième épouse de mon père, le roi Henri VIII, s'était empressée de m'interdire ce rayon par crainte des effets néfastes que ces histoires morbides pourraient avoir sur mon jeune esprit. Je suis sujet aux cauchemars. Un jour, je suis rentré avec *Les contes du chat perché* de Marcel Aymé, dont les personnages principaux, Delphine et Marinette, fomentaient mille complots contre leurs parents à l'aide des animaux de la ferme. Le père et la mère de ces fillettes étaient des personnages unidimensionnels rébarbatifs qui auraient fortement irrité les profs de création littéraire. Toujours pertinents, ces derniers auraient probablement griffonné au stylo rouge dans la marge en pinçant les lèvres : « Vous ne pourriez pas les rendre un peu plus aimables et équilibrés ? Ils ne sont pas assez réalistes. On n'y croit pas. » Certains auraient aussi reproché à Aymé ce procédé qui figurait parmi mes plus grands plaisirs de lecture : des animaux dotés de la parole.

J'avais — et j'ai toujours — un problème d'embonpoint que le roi et la reine pensaient pouvoir régler en m'envoyant faire du sport avec d'autres garçons ou en arpentant les vastes terres en friche qui s'élevaient derrière le palais royal. La lecture était mon seul plaisir. Les garçons attendaient leur tour. La reine possédait d'ailleurs un nombre impressionnant de livres, dont mon préféré était *Les enfants terribles*

« Tu lis trop
de toute façon.
Va jouer dehors ! »

de Jean Cocteau. Je crois d'ailleurs lui avoir volé sa copie. Na ! Un jour, le couple royal avait à mon insu rendu à la bibliothèque les livres que j'avais laissés dans le salon. Grande fut ma frustration, car je n'avais pas fini de lire Marcel Aymé, qui me racontait un monde auquel je m'identifiais entièrement. « Tu lis trop de toute façon. Va jouer dehors ! » avait tranché l'une des têtes couronnées en vaporisant dans l'air un nuage de Pur Ennui®. Il me semble encore sentir les relents de marée basse qui servent de base à ce parfum fabriqué dans le village gaspésien de Notre-Dame-du-Cachalot, fournisseur officiel du roi. La bibliothèque municipale était trop éloignée pour que j'y aille seul. L'âme meurtrie, le chat insolent de Marcel est allé se percher sur les branches les plus inaccessibles de ma mémoire. Je n'ai plus rien lu de Marcel Aymé pendant des années. On m'a ensuite inscrit au hockey mineur, avec les autres garçons...

Sa Majesté n'était pas pour autant un ennemi de la littérature, loin de là. Il lui arrivait au matin, au terme d'un de ses quarts de travail nocturnes, de nous tendre un crayon pour que nous couchions sur papier les rêves dont il venait de nous extraire. Un jour de 1979, les journalistes du monde entier rapportèrent avec la frénésie stridente qu'on leur connaît qu'un satellite américain du nom de Skylab était sorti de son orbite et menaçait de s'écraser sur la Terre à un endroit indéterminé. Chacun était bien évidemment convaincu qu'il se prendrait la patente en pleine face ou, *Inch Allah*, qu'elle s'abîmerait dans l'estuaire de la rivière Matane. Notre joli phare serait-il anéanti par la négligence de la NASA ? L'usine de transformation de crevettes volerait-elle en cent milliards d'écaillés roses dans le ciel de la Gaspésie ? Cela avait suffi pour que le roi décrète la tenue d'un après-midi de poésie. Il avait donc fallu, dessin à l'appui, transcender l'événement en rimes plates et pauvres. À ma grande déception, le Skylab était tombé quelques jours plus tard en quelques morceaux calcinés dans l'océan Indien, à l'ouest de l'Australie, soit presque exactement sur le point antipodal de Matane. Les crevettes étaient sauvées.

Comme beaucoup de gens, je ne suis pas resté très longtemps avec mes parents. Mais les livres, eux, m'ont toujours accompagné. Même dans un système scolaire qui avait déclaré la guerre à la littérature, je réussissais, avec l'aide des bibliothécaires de l'école polyvalente, à satisfaire mon appétit pour la lecture. Qu'elles soient bénies.

Le vrai monde

À l'Université Carleton d'Ottawa où je fus admis après la cinquième secondaire, j'eus la chance inouïe d'aboutir dans un cours de littérature française donné par Alvina Ruprecht. Sans même lire les descriptions des plans de cours, je me suis inscrit ensuite à tous les cours qu'elle donnait. Disons simplement que la professeure Ruprecht, par la lumière vive de son esprit et par l'énergie vibrante de sa personne, aurait pu rendre fascinant un séminaire sur la culture du rutabaga en Latvie septentrionale au ^{xviii} siècle. Dieu merci, c'est plutôt Apollinaire, Anouilh et André Pieyre de Mandiargues qu'elle avait mis au programme. Ce dernier, je le confesse, m'a inspiré le lapin orange que mangent Madeleine et Solange à Rivière-du-Loup dans *La fiancée américaine*. Je crois qu'il n'y a rien de mal à manger un lapin si c'est pour qu'en naisse une bonne histoire.

Je passe sous silence les orgasmes sublimes, et parfois publics, que m'ont tendrement donnés Italo Calvino et Michel Tremblay. Je ne parlerai pas non plus de cet éclair éblouissant qui un jour a jailli des pages des livres de Jeanette Winterson, auteure anglaise qui m'avait été présentée par une Américaine sans contrefaçon quand je vivais à Berlin. Non, les oranges ne sont vraiment pas les seuls fruits. Rien à dire non plus de Wladimir Kryszinski, professeur recherché et suave du département de littérature comparée de l'Université de Montréal, qui m'a offert la folie de Julio Cortázar sur un coussin brodé à motifs polonais. Chacun prend où il peut ses armes secrètes. Puis, j'ai fait une durassite aiguë qui m'a laissé exsangue, mais dont je me suis remis en lisant des livres latino-américains et par des exercices aquatiques.

Mes profs allemands, sérieux et pragmatiques, me ramenaient les pieds sur terre avec leurs auteurs qui me rappelaient dans leur entêtement sartrien à faire de la littérature l'espace des débats politiques et philosophiques l'hyperréalisme de la littérature québécoise du siècle dernier. Une injustice horrible a été commise ! Nous sommes affreux ! Il n'existe pour nous aucune rédemption ! Oui, oui, probablement. Mais les Allemands sont aussi les champions de la mémoire et de l'oubli. Ils gagnent fréquemment des médailles dans ces deux disciplines que je pratique aussi. C'est très important pour eux de gagner des médailles.

Je me souviens

Je partage avec les Allemands cette fascination pour la mémoire et l'oubli pour des raisons très simples. Je suis affligé depuis l'enfance d'une mémoire photographique. Elle n'est pas parfaite, mais les images et les mots qu'elle retient ont la qualité d'un film. Ainsi, je me souviens parfaitement du petit camion de pompier rouge que ma gardienne m'avait offert pour mes trois ans à Amqui. J'ai le souvenir très vif du visage grimaçant de mon père changeant les pansements sur cette blessure que je m'étais faite au pied en marchant sur un râteau rouillé qui traînait dans une cour. Je sens encore frotter sur mes poignets la laine grise dont se servait mon arrière-grand-mère pour tricoter les mitaines à bout pointu qu'elle nous envoyait par la poste. Je me souviens encore par cœur du nom des neuf länders autrichiens et de leur capitale. Cette faculté est très utile pour se retrouver dans les villes allemandes qui portent des noms impossibles. Elle me rapporte aussi cet épisode de la rue Saint-Louis à Amqui quand j'avais trois ans : Anne Boleyn, ayant fait fi de toutes les convenances, avait poussé l'audace jusqu'à stationner

sa voiture devant notre maison en attendant son amant Henri VIII pendant que ma mère tentait d'empêcher ce dernier de boucler sa valise. Madame Théberge, la voisine d'en face toujours pleine de conseils, hurlait de son balcon : « Tue-la, Micheline ! Tue-la ! » Je me souviens que le frigo de cette dame était toujours plein de Jell-O rouge et jaune. À Amqui, il y avait un chat qui s'était perché sur un poteau de corde à linge et qui miaulait pour qu'on l'aide à descendre.

C'est peut-être cette fascination pour la mémoire qui rend émouvante à mes yeux la rencontre entre Gabriel Lamontagne et sœur Marie-de-l'Eucharistie au couvent des sœurs de l'Enfant-Jésus de Rivière-du-Loup à la fin de *La fiancée américaine*. Au moment où il quitte le couvent, elle prend de lui une photographie avec un appareil Polaroid. Cet instant figé est censé lui rendre pour toujours le petit-fils du Cheval Lamontagne que Madeleine avait éloigné de Rivière-du-Loup, du lieu où la mémoire était née.

Ces enfants de ma vie

Plusieurs fils rouges traversent mes histoires. L'un d'entre eux est l'école. Le lieu où il *faut* vivre ensemble. De cette communauté forcée naissent les romans. Je n'ai pas manqué une rentrée scolaire depuis 1976. Pour moi, l'Autre, la société, le groupe, c'est l'école. Il est d'ailleurs étonnant qu'une personne comme moi, aux humeurs imprévisibles, ait réussi à rester dans l'enseignement aussi longtemps. En Ontario, où l'enseignement de la littérature au secondaire est permis (voire prescrit) par les autorités, les élèves doivent lire et étudier au moins quatre ou cinq livres par année dans le cadre de leur programme scolaire. Mes écoliers lisaient consciencieusement les pages que je leur assignais selon un calendrier digne d'un plan quinquennal soviétique. Mais ce qu'ils attendaient avec la fébrilité des amoureux, c'était que je ferme le livre au programme pour leur raconter les histoires de satellites qui tombent du ciel, de baleines qui agonisent sur les berges du Saint-Laurent, de flics, de vieilles Berlinoises qui en ont gros sur le cœur et d'enfants terribles allergiques aux légumes qui saccagent le potager de leurs voisins. Mes petits Torontois ont été mes premiers lecteurs. Bien avant que ma tête paraisse dans les manuels de français de cinquième secondaire du Québec, mes histoires étaient déjà tombées dans les oreilles de mes petits Ontariens, de sorte que ces derniers sont toujours déçus par mes livres, car ils n'y découvrent somme toute pas grand-chose de neuf. C'est peut-être toujours à eux que je parle, que j'explique. C'est peut-être toujours leurs rires que j'attends, huit secondes avant la cloche.

But the cat came back

Il y a quelques années, alors que je vivais toujours à Toronto, j'étais en visite à Montréal et je traînais dans une grande librairie de Côte-des-Neiges. Mon regard s'est arrêté sur un étalage dense de romans français parmi lesquels trônait un livre dont le titre me rappelait quelque chose. Je ne l'avais plus vu depuis au moins trente ans. C'était *Les contes du chat perché*. J'ai dû mettre cinq minutes à me rappeler les circonstances dans lesquelles j'avais rencontré ce chat. J'étais tenté par l'idée de voler le livre pour être définitivement quitte avec cette histoire, mais ces endroits sont bien gardés, et qu'aurait pensé le professeur Kryszinski en lisant le journal de constater qu'il avait un voleur de livres parmi ses anciens étudiants ? J'ai payé l'objet à regret. Cecilia, une amie argentine que je tiens près de mon cœur et à qui j'avais raconté toute l'histoire, m'a donné le conseil de le lire jusqu'à l'avant-dernière page, sans le terminer. « Comme ça, c'est toi et personne d'autre qui décideras quand tu le finiras. C'est la seule manière de régler cette histoire. » J'ai suivi son conseil. Je n'ai pas lu la dernière page des *Contes du chat perché*. Et si jamais je la lis, personne ne le saura.